

## « Circuit fermé »

Pierre Popovic

Numéro 42, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26937ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Popovic, P. (1987). Compte rendu de [« Circuit fermé »]. *Jeu*, (42), 151–154.

maisons, libère le petit oiseau de sa grand-mère, avec force gestes grandiloquents et larmes réprimées de part et d'autre.

Je ne suis pas en train de me moquer des thèmes qu'abordait ce spectacle, ni de son désarroi, réel et parfois touchant. Mais il maniait des images trop éculées, trop convenues pour ne pas en avoir questionné la formulation davantage qu'il ne l'a fait. *In Billico* signifie «en équilibre»: entre l'ici et l'ailleurs, entre les racines et l'anonymat moderne, entre la préoccupation sociale et le confort individuel, entre le passé, le présent et l'avenir. Cette tension, cette position précaire à la frontière de plusieurs éléments, nous ne l'avons ni vue ni entendue. Nous avons assisté à la répétition, parfois laborieuse et jamais critique (tout s'offrait avec une naïveté qui eût pu émouvoir, mais qui détonnait trop pour cela), de problématiques que nous connaissions par coeur.

**diane pavlovic**

## «circuit fermé»

Texte et mise en scène: Alain Fourmier; assistance à la mise en scène: Patricia Tulasne; musique originale et effets sonores: Marc Pérusse; musique de la chanson «Lettre à maman»: Sylvie Tremblay; scénographie: Mario Bouchard; assistance aux costumes: Louise Lamirande; éclairages: Mario Bouchard et Louis Côté; conception et réalisation des diapositives: Carole Dorris; recherche: Sylvie Marcoux. Avec Nathalie Dupont (Johanne), Sylvie Guillot (Sylvie, Liliane, Lyne), Jean Maheux (clients, le caméraman, le «chum» de François) et Bruno Viens (François). Production de l'Atrium présentée à la salle Fred-Barry, du 6 au 15 novembre 1986.

### vers un débat majeur

«*Circuit fermé*, un regard sur la prostitution des mineur(e)s», annonce le programme du spectacle. Une semblable présentation peut faire craindre un théâtre par trop proche de la peinture de moeurs urbaines décadentes (du type: «Moi, Christiane Chose...»), une mise en scène moralisante ou mélodramatique, voire encore la mise en texte d'une longue intervention d'auteur déguisée en constat sociologique de grande surface (du genre: «Visez-moi cette engeance; si c'est pas malheureux!»). Cette production de l'Atrium a su éviter ce triple écueil. Aidé par un travail d'enquête et de réflexion préalable, qui conduisit à la constitution d'un dossier établi sur la base de rencontres avec des prostitués (filles et garçons) et des agents sociaux directement concernés, le texte trouva de la sorte des balises et des garanties l'empêchant de s'épancher dans des effets rhétoriques trop faciles. De plus, c'est un véritable objet théâtral que propose l'équipe de production: ni la mise en scène, ni le jeu, ni la scénographie (simple et brillante) n'ont été négligés.

Les divers éléments de récit qui composent l'ensemble ont été stylisés afin de ne pas donner corps à une sorte de fresque sociale susceptible d'engendrer une lecture



«romanesque» du spectacle. Le premier de ces éléments décrit, dans une série de flashes, la fugue de Johanne, quinze ans, sexy, décidée à acquérir au plus tôt son indépendance et à profiter de la vie au plus sacrant, comme elle le dirait elle-même. La prostitution, le vidéoclip salace, ne doivent être à ses yeux que des moyens pour atteindre ce but. Peu à peu, cependant, ils deviennent son seul rapport avec le monde, la seule possibilité qui s'ouvre à elle. Johanne fait donc l'expérience de la fermeture d'un circuit, qui consiste autant dans l'engrenage des situations vécues que dans celui des discours sociaux environnants. De la quadrature de cette boucle, Johanne demeure constamment consciente; cette lucidité tragique du personnage est remarquablement rendue par le jeu précis de Nathalie Dupont, par surcroît impressionnante d'énergie.

Le second concerne François, jeune prostitué débrouillard, habitué à s'en tirer seul, sans illusion sur «sa job», et cachant sous un constant discours du défi ses sentiments et ses rêves réels. La rencontre de Réal, qui s'intéresse à lui comme à un être et non comme à un objet de prix, lui rendra présente la possibilité de vivre autrement, la possibilité de relations humaines fondées sur ces gratuités que sont le charme ou l'amour. Cette évolution ne se produira pas sans peine, et François tentera longuement de ne parler de Réal qu'en termes de clientèle. Autour de ces deux éléments principaux gravitent une série d'images et de situations condensées en scènes brèves: rapports de Johanne avec sa famille (en voix off), rencontre d'une amie se faisant entretenir d'une manière plus hypocrite mais socialement acceptée, évocation rapide et percutante du monde de la pornographie. L'utilisation de chansons et de diapositives, ainsi que le rythme vif des séquences juxtaposées, privent heureusement le spectacle d'un ton didactique, en même temps qu'ils

soulèvent diverses questions sans fournir de réponses simplistes ou hâtives. La théâtralisation est ainsi de nature à susciter un débat, qui ne manquera pas de s'établir dans les polyvalentes où la pièce est actuellement présentée.

Je donnerai deux exemples de cette théâtralisation invitant à la discussion; l'un concerne le texte, l'autre le décor. Le texte est farci d'une série de discours destinés à mettre en relation la prostitution des mineurs avec d'autres phénomènes sociaux, tels que la publicité ou la télévision. Si le texte insistait lourdement sur ces équivalences, il imposerait une vue simplifiée des choses et ne conduirait qu'à des équations peu intéressantes: dire que la publicité et la prostitution entretiennent un rapport comparable à la valeur d'échange ne mène guère loin. Par bonheur, ces relations sont brèves, juste esquissées, de manière à montrer que des discours s'interpénètrent, certes, mais que la question mérite d'être approfondie sous peine de ne pouvoir susciter qu'un constat réducteur et insuffisant. La simplicité du décor donne également à réfléchir. Les comédiens évoluent dans une sorte de cadre squelettique, formé d'un pylône central autour duquel s'articulent et tournent des structures planes interchangeables. Cette circularité métaphorise bien sûr la fermeture du circuit, mais elle redouble également la circularité des lieux communs. Car tant Johanne que François se débattent au milieu d'une série d'expressions figées, de représentations toutes faites qui, à force d'envahir leurs manières de s'exprimer, finissent par gouverner leurs manières de penser et de «vivre». Cet ensemble d'évidences doxiques contemporaines touche aussi bien leur vision du monde (par exemple: à trente ans, tout se termine) que leur idée même de la prostitution (un moyen parmi d'autres «d'arriver»). De la sorte, *Circuit fermé* peut être un excellent outil pédagogique, non pas en tant que

«leçon», mais bien comme base de réflexion. On imagine sans peine qu'un professeur de français trouverait là matière à lancer une analyse des évidences contemporaines ou de la fascination exercée par le thème de la prostituée dans la littérature moderne.

**pierre popovic**

## «comment devenir parfait en trois jours»

Texte de Gilles Gauthier, d'après l'oeuvre de Stephen Manes. Mise en scène et conception visuelle: Robert Lepage; assistant à la mise en scène: Philippe Soldevila; accessoiriste: Anne Robert; musique: Robert Coux; régie: Carole Nadeau. Avec Véronique St-Jacques (Annick) et Martin Dion ou Reynald Robinson (docteur Bonenfant, Christian, Francis). Production du Théâtre des Confettis présentée à la Maison Théâtre, du 3 décembre 1986 au 4 janvier 1987.

### **avec du brocoli**

«Comment devenir parfait en trois jours», voilà un sujet digne d'intéresser grand nombre de personnes dont moi qui, je l'avoue, ne me suis jamais pour autant fixé pareille échéance.

Annick, une fille de dix ans digne de Mafalda, n'a qu'un seul gros problème: non pas la soupe, mais la distraction. Un jour, par mégarde, la bibliothécaire lui remet, parmi les B.D. qu'elle a choisies, l'ouvrage du docteur Bonenfant qui donne son nom à la pièce. D'abord surprise de cette erreur, Annick, après quelques hésitations, ouvre le livre et en commence la lecture. Fatiguée d'être «chicanée» et convaincue par les premières pages, elle entreprendra, grande aventure, de devenir parfaite en trois jours. Elle passera la première journée avec un brocoli autour du cou. À son père, surpris, elle racontera une histoire de pièce de théâtre dans laquelle elle interprète ce légume et ira même jusqu'à en inventer

quelques répliques. Elle subira les moqueries de son jeune frère Francis (un peu trop parfait, lui) et de ses camarades de classe mais, en même temps, elle apprendra à la fin de ce premier jour la sublimation du ridicule. Un premier pas vers la perfection... Le lendemain, Annick devra jeûner, ce qui surprendra non seulement son père mais également son frère, quand elle refusera les chips qu'il lui offre et dont elle raffole pourtant. Toute la journée, Annick souffrira de la faim, les gargouillis de son estomac lui vaudront de nouvelles moqueries, mais elle tiendra bon et aura, au terme de ce deuxième jour, appris le pouvoir de sa volonté. Un peu inquiet, son père découvre dans la chambre «la cause» de son nouveau comportement mais, loin de ridiculiser sa fille, il accepte au contraire de la soutenir, puisque la voilà maintenant à un jour de la perfection. Le troisième et dernier jour, Annick ne devra rien faire, *absolument rien*. Elle échouera puisqu'elle s'endormira, bordée par nul autre que son professeur, le docteur Bonenfant lui-même. Au réveil, Annick sera sauvée (!?) par le post-scriptum du livre qui lui apprendra que la perfection n'existe pas et que «c'est tant mieux». «Que les gens parfaits sont ennuyeux.» «Qu'ils ont peur de rire, de se tromper, qu'ils n'ont plus le coeur amoureux tellement ils se prennent au sérieux.» Annick refermera le livre et écrira au docteur Bonenfant une lettre qu'elle signera Annick le brocoli. Pour que la boucle soit bouclée, on verra à la toute fin Francis, le jeune frère, affublé du fameux brocoli.

L'adaptation de Gilles Gauthier, digne de son talent, amusante, rythmée, «punchée», s'associe à la mise en scène et à la conception visuelle de Robert Lepage, une fois de plus pleines d'imagination et de simplicité, pour laisser toute la place à l'interprétation. Sans chercher à énumérer toutes les trouvailles, je tiens néanmoins à en souligner quelques-unes. D'abord la scénographie, d'un seul morceau. D'un côté, elle représente la chambre d'Annick: un lit, dont la tête est une bibliothèque; de l'autre côté, la